

« Coucou carnet... »

Des lecteurs et leurs carnets

Que lisent réellement les enfants, comment comprennent-ils leurs lectures, pourquoi un livre est-il choisi ou rejeté ? C'est parce qu'il est difficile d'avoir des réponses précises à ces questions que le « carnet de lecteur », mémoire des lectures de l'enfant, a été expérimenté dans cette classe de CM2. On y apprend non seulement comment se construit un parcours de lecteur, mais aussi que l'écrit associé à la lecture est source de création et de multiples possibilités d'expression.

Il y a quelques années, dans ma classe de cycle 3 de l'école Ange Guépin (école Freinet de Nantes), une pratique menaçait de s'installer de façon très routinière : la fiche de lecture. Elle apparaissait souvent comme une obligation ou pire encore, comme une finalité.

Pour casser cette routine j'ai proposé aux enfants d'utiliser simplement quelques notes personnelles pour les présentations orales.

Cette courte expérience éveilla ma curiosité. Certains enfants investirent totalement cette nouvelle pratique : dessins, photos, collages, textes, passages de livres recopiés, alors que d'autres s'en tenaient à la fiche.

Partant de là et du travail sur les cahiers de lecteur mené par le Centre de ressources Ville de Nantes avec l'AFL, je tente cette année, dans une autre école, dans un tout autre contexte, de faire suivre aux enfants leur propre parcours de lecteur grâce à cette activité complexe : écrire en lisant.



Créer un lieu pour la lecture

Cette classe est un CM2 de 18 élèves. Bien que l'école soit classée

ZEP, ce petit effectif est exceptionnel et dû au fait que la majorité des enseignants ne veut pas de cours multiples.

Le groupe classe est soudé, très positif et motivé. Je travaille à mi-temps dans cette classe depuis trois ans en excellente relation avec mon collègue (dont j'assume la décharge de direction).

La lecture n'est considérée par les élèves de cette classe ni vraiment comme un travail, ni vraiment comme un loisir. Un questionnaire m'indique qu'il s'agit pour les enfants d'aller vers les écrits quand ils en ont besoin ou qu'ils y sont obligés mais ils restent très majoritairement éloignés des livres, n'y trouvant ni intérêt ni mystère.

A la rentrée j'ai commencé en apportant des cartons de livres variés : romans, albums, livres animés, BD... Et ça fouille, ça échange, ça feuillette, ça rigole, ça se bouscule à six pour chercher « Charlie », ça s'isole, ça lit.

Mi-octobre, je présente aux enfants le projet du carnet de lecteur.

J'ai préparé un porte-vues de photocopies des couvertures de livres. J'explique simplement : à chaque fois qu'un livre sera lu, chacun collera la photocopie dans son cahier et écrira *ce qu'il veut* sur ce livre. Je sais que les carnets évolueront dans leur contenu et dans leur forme.



Des débuts marqués par de vieux réflexes scolaires

On doit s'y attendre : les premières pages des carnets de lecteurs sont empreintes de reproduction et d'une certaine forme de conservatisme scolaire. Tous les carnets débutent par des résumés plus ou moins longs, plus ou moins complets. La quatrième de couverture est (trop) largement mise



à profit, donnant le sentiment que les enfants ne peuvent rien dire, ou plutôt qu'ils ne s'autorisent pas à exprimer une parole simple, personnelle et peut-être maladroite.

S'agit-il d'une parole « vide » ou de la domination d'un discours d'éditeur fait de telle sorte qu'on comprend mal pourquoi il faudrait le paraphraser ? En tous cas, une chose est sûre : le résumé n'est pas la parole de l'enfant. Il abandonne une voix personnelle au profit d'une langue plus élaborée du point de vue de l'écrit, moins maladroite, plus en phase avec la langue des livres. Mais n'est-ce pas en partie ce que prescrit l'école en cherchant à former des lecteurs littéraires ?

La tendance au résumé de l'histoire, réflexe devenu un véritable impensé pour des générations d'élèves, nous renvoie la nature de l'éternelle fiche de lecture que l'école offre aux enfants depuis des décennies. Jean-Marie Privat a évoqué la « bureaucratisation » de cette pratique depuis l'après-guerre : la fameuse « fiche qui fige »¹.



Vers une parole personnelle et dialoguée

Peu à peu, la copie cède la place à des écrits plus personnels et la quantité d'écriture diminue. Cette phase s'accompagne assez vite de mise en place d'atmosphère de dialogues et d'échanges dans une situation d'écriture où l'on s'attend pourtant souvent, à tort, à une expression solitaire.

Ces écrits personnels apparaissent d'abord grâce aux présentations à la classe : les enfants lisent leur carnet et complètent par des commentaires.

Un exemple de « trucs » du métier de lecteur

Quand des enfants ne sont pas familiarisés avec les livres, il y a des trucs tout bêtes qui leur posent des problèmes réels. J'observe par exemple que plusieurs enfants ferment leur livre et attendent sans rien faire l'heure de la récré. Comme cela se produit à diverses reprises, je demande une explication lors d'un bilan du soir. « C'est quand j'ai fini un chapitre et que je n'ai pas le temps d'en finir un autre, alors pour me souvenir de ma page, j'arrête là ». Kevin, lui, possède la solution et montre le marque-page qu'il utilise depuis longtemps.



Des discussions s'amorcent autour des lectures, entre enfants qui ont déjà lu le livre présenté (certains ouvrages sont en plusieurs exemplaires). Je n'interviens que pour mettre l'accent sur la diversité des interprétations et les avis opposés. Comme c'est toujours un enfant qui anime et donne la parole, je peux laisser s'exprimer les points de vue tout en observant et analysant ce qui se dit sans intervenir prématurément.

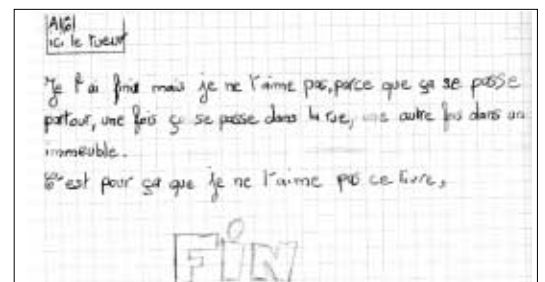
Ce temps de présentation n'est pas un temps de débat littéraire, je ne suscite aucun débat interprétatif, ni explications formelles. Le groupe apprend coopérativement à accueillir les idées de chacun. Pour la suite, la demande est faite de tenir compte des présentations à venir et de se préparer, par l'écrit du carnet, à donner des avis argumentés. Une forme de contrat se définit ainsi au fur et à mesure que les enfants entrent dans les modalités de ce travail.

Notons que ces commentaires oraux, souvent repris par d'autres enfants dans leur carnet, sont plus personnels que les écrits. Ils concernent la forme (les polices de caractère...) ou un jugement sur l'auteur : « Ça ne

me plaisait pas parce que le style de dessin est nul et l'histoire aussi. L'écriture (la police) était nulle aussi² ».

Parfois, ils indiquent des analogies : « Ce livre est un peu comme « 36 rue de la Folie Douce », dans ce livre il faut chercher des gens ou des objets ou un endroit³ ». Ou bien révèlent l'origine des choix : « je l'ai choisi parce que ça parlait d'une grand-mère⁴ »

D'autres laissent supposer une identification (« J'ai aimé Dico Dingo parce qu'il adore les gros mots et déteste faire le ménage⁵ ») ou découvrent une intention : « L'auteur veut nous faire comprendre qu'il faut accepter ce qu'on est⁶ ». Et rapidement, des évolutions sont proposées par Jérémy (« je voudrais que le livre que j'écris sur la pêche fasse partie de mon carnet de lecteur) ou par Yazid (« je voudrais aussi parler des films dans mon carnet »).



Sans prendre pleinement la forme de débats littéraires, ces présentations de lectures en sont les prémices. Ce qui se joue ici c'est, d'une part, la redéfinition pour les enfants de la place de l'enseignant (qui n'est plus seul détenteur du « bon » sens) et, d'autre part, la construction de leur statut de lecteur, d'une culture littéraire propre à la classe. Par la suite, d'autres activités de lecture donneront lieu au débat littéraire formel, exigeant de tous une alternance entre lecture et réflexion collective.

« ... **tu ne m'entends pas mais je te parle quand même...** »

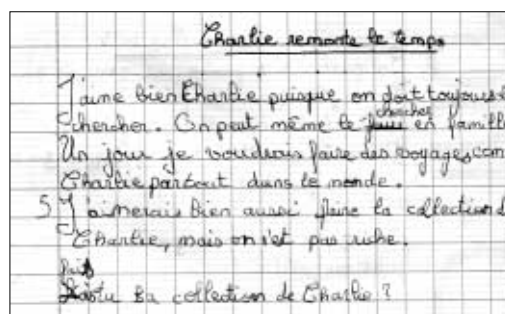
Progressivement, le carnet de lecteur devient un véritable interlocuteur. En décembre, il a pris pour Massiata des allures de journal à qui elle s'adresse : « *coucou carnet, je sais que tu ne m'entends pas mais je te parle quand même...* ». Il y a une écoute potentielle intégrée dans le style même de l'écriture : dans la lignée de Bakhtine, prendre la parole, c'est prendre la parole pour l'adresser à quelqu'un, même si ce n'est que soi - c'est déjà beaucoup et ça commence toujours par là... On parle toujours à quelqu'un. On écrit toujours à un lecteur. La possibilité d'être entendu *via* l'écriture, représente sans aucun doute pour les enfants de très bonnes raisons d'investir un tel projet.

Ce dialogue serait bien appauvri s'il s'adressait seulement à « moi ». Les questions de Nancy, depuis le début du carnet et dans la majorité de ses textes, montrent à quel point il s'agit d'un multitude de « tu » et de « vous » qui ne font que signaler une écriture et une lecture produites dans une situation de *relation* et non pas isolées dans un discours enfermé sur lui-même qui aurait perdu la part sociale de son intimité.

Nancy dialogue avec elle-même, avec les autres enfants, avec moi, avec nous, avec vous : « *Fais-tu la collection de Charlie ?* » « *Étais-tu comme ça quand tu étais petit ou petite ?* » « *Isabelle a-t-elle bien fait de courir ?* » « *Veux-tu être comme Max ?* » « *Cette histoire est-elle magique ?* » « *Cette histoire me donne envie de lire plein de livres, et vous ?* »

A l'opposé du mythe romantique du lecteur solitaire, on ne cesse de constater à quel point l'écriture du carnet de lecteurs fait des allers et retours réguliers entre le « je » et le « nous ».

Lire, c'est appartenir à une communauté de lecteurs, c'est s'inscrire dans un marché de lecture⁷. Que l'on soit lecteur expert ou amateur, lettré ou illettré, pour reprendre la formule de l'AFL, c'est à plusieurs qu'on lit tout seul. La classe peut être ce collectif



qui va permettre cette chose capitale : avoir quelqu'un à qui parler de ce qu'on a lu.



Les carnets de lecteurs ne le sont jamais exactement

Il y a la prescription et il y a la pratique. Christophe Dejours⁸ et la psychodynamique du travail nous apprennent qu'elles ne coïncident jamais : la réalité d'une tâche (par des ouvriers, des salariés, des enseignants, des élèves...) défie toujours sa théorisation et sa programmation (par des

Setti, de la lecture à la prise de parole

Setti ne parle jamais. Elle écrit pour dire sa tristesse d'avoir quitté l'Algérie. Dès qu'elle commence son carnet de lectrice, elle y raconte en quelques lignes « *Wahid* » de Thierry Lenain. Le livre n'est pas dans la classe, elle l'apporte dès le lendemain pour avoir la photocopie de couverture dans son carnet.

Comme elle ne veut pas le présenter, je lui dis que je connais bien ce livre et d'autres livres de Thierry Lenain. Alors, on parle de « *Wahid* », de la guerre d'Algérie, de l'émigration, elle connaît parfaitement bien cette histoire. Puis elle me parle de sa rencontre avec Thierry Lenain. C'était dans une autre école où elle est arrivée il y a un an pour apprendre le français.

Setti me confie le choc émotionnel provoqué à la fois par le livre, son histoire à elle, et par l'homme, elle me raconte une révélation, un trouble mystérieux pas encore élucidée pour elle.

Setti me parle d'autres livres de l'auteur. Je lui en raconte aussi. Son carnet se remplit bien vite de toutes ces lectures et de bien d'autres histoires toujours un peu sombres comme « *Un si terrible secret* » de Evelyne Brisou-Pellen.

En janvier, j'apporte à la classe « *Hannah enfant d'Alger* » (PEMF) que Setti lit aussitôt avec bonheur. Massiata le lit après elle et vient lui demander des précisions... Spontanément un petit groupe se forme autour de Setti qui présente le livre discrètement dans un coin de la classe. Je m'aperçois alors qu'elle a traduit en français les passages écrits en arabe dans le texte. Après cette présentation « sauvage », Setti lira en confiance à toute la classe un des textes qu'elle a écrit sur son histoire personnelle.



ingénieurs, une hiérarchie, un mouvement pédagogique, des enseignants...).

D'un côté la réalité du travail renvoie à des gestes, des décisions physiques, de l'oral et une intelligence plus pratique. De l'autre, la prescription du travail renvoie à des schémas, des organigrammes, des textes et une intelligence plus théorique. Les expérimentations ont montré que rien ne parvient jamais à réduire totalement l'écart entre les deux : la réalité du travail échappe toujours à sa compréhension théorique car instinctivement et stratégiquement elle fuit, elle développe des savoirs cachés qu'il convient de dissimuler à ceux qui cherchent à les connaître de l'extérieur.

Ceux qui font ne font jamais exactement ce que les prescripteurs voudraient qu'ils fassent ; ceux qui programment et contrôlent ne savent jamais réellement ce qui se passe dans les situations de travail. Ils ne peuvent que les apercevoir et les évoquer partiellement. Ici, par la prise en compte des évolutions individuelles du carnet de lecteur en tant que dispositif premier, l'enseignant peut tenter de réduire ce que Christophe Dejours appelle : « *le mensonge qui s'impose comme principe de méconnaissance entre le prescrit et le réel* ».



Détournement 1 : des carnets « doublés »

Il n'est pas étonnant que les espaces du carnet de lecteur l'exposent par nature à d'autres usages.

On retrouve toujours les mêmes stratégies de fuite de certains élèves dont l'enseignant essaye de ne pas être dupe.

Pour Jérémy, par exemple, il y a la tentation d'autre chose : un cahier de

Un parcours de papillon : Jérémy et le rêve d'un carnet sans lectures

Jérémy se déclare « allergique » à la lecture : « c'est ce qu'il y a de plus nul à l'école », le reste n'étant pas palpitant non plus. Quand on commence le travail sur les carnets, il est tenté car il aime dessiner. Il passe beaucoup de temps à le décorer. Il finit par choisir « Charlie », plusieurs fois de suite. Comme les autres le lui reprochent il se jette à l'eau et prend « L'œil du loup » de Daniel Pennac puis une suite de livres trop difficiles pour lui qu'il abandonne au fur et à mesure.

A chaque fois on parle ensemble de ces abandons. Je le fais parler sans lui donner mon avis mais en lui demandant d'indiquer dans son carnet pourquoi il a laissé tomber, ce qui l'oblige à un questionnement sur sa lecture.

Un jour, on relit ensemble ses remarques et il voit tout de suite que les livres choisis sont toujours « trop compliqués ». Par la suite une discussion collective sur les livres trop longs rassure Jérémy (et d'autres) : il y est question de livres compliqués, illustrés mais « pas pour bébés ». Il y est question de magazines et d'albums qui provoquent des débats.

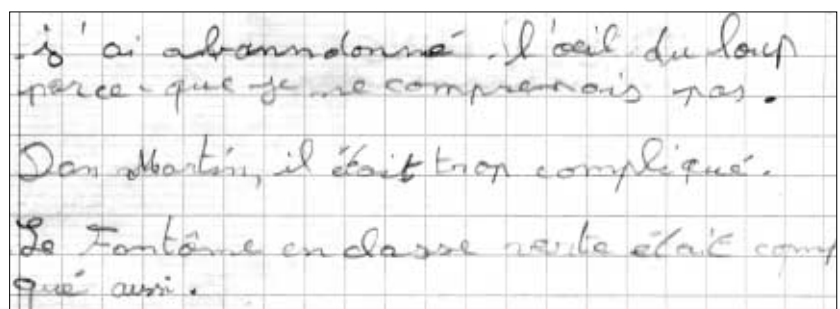
La médiatisation des questions de Jérémy fait qu'il se met dès le lendemain à choisir plus librement ses lectures en demandant conseil à ceux dont les remarques ont retenu son attention (même à des filles, ce qui est très inhabituel pour lui). Il prend d'abord un livre long et très illustré qu'il lit entièrement et présente, puis une série d'albums et devient accro aux « J Magazine » qu'il lit d'un bout à l'autre.

Il découvre ensuite un livre sur la pêche et propose à Benjamin qui est passionné de pêche de faire un exposé en s'aidant de documents différents. Les deux compères se lancent dans une histoire sans fin... Tout en poursuivant sa lecture documentaire, Jérémy a commencé l'album « Kirikou et la sorcière ». Et comme le papillon qui ne se pose jamais, il propose encore : « *je voudrais écrire des textes dans mon carnet mais qui ne parlent pas des livres* ».

dessin, un cahier à décorer, un cahier d'écriture, un cahier sans lectures... Il louvoie habilement entre toutes ses inventions pour éviter de faire ce que le carnet de lecteur lui contraint de faire.

Pour d'autres, les écarts produisent des pratiques d'écriture libre inventées grâce au carnet de lecteur. Nancy invente par exemple son

« carnet des rêves » en reliant ses lectures à son histoire personnelle. Certainement influencée par ses propres écrits sur l'identité (en lien avec un autre travail), elle s'est lancée dans un double-carnet depuis la rentrée des vacances de Noël : le carnet de lecteur et ce qu'elle appelle le carnet des rêves.



Elle a demandé un cahier qu'elle a présenté à la manière de son carnet de lecteur. Elle m'a donné à lire son premier texte et l'a expliqué. Mais elle ne veut ni laisser son cahier à corriger, ni l'emporter chez elle, ni le présenter à la classe.

Dans son sillage, Dounia a entamé un cahier de textes personnels. Le texte libre n'étant pas institué dans cette classe, les enfants, par la libre expression, installent eux-mêmes la pratique.



Détournement 2 : culture illettrée contre lecture littéraire

Un autre écart fondamental vient définir ces carnets de lecteurs : les lectures (vite qualifiées de) « nulles » ne sont jamais à la hauteur des attentes de lectures (vite qualifiées de) « riches ». Il s'agit bien sûr là aussi de tension entre le réel des lectures enfantines et la prescription littéraire de l'école et de toute l'institution, textes officiels en tête. Tous les moyens sont bons : *Tom-Tom et Nana*, *Chair de Poule*, *Titeuf*... Les pratiques des enfants résistent à la demande par des lectures qui font grincer les dents des « cultivés » pour qui la lecture littéraire ne laisse pas de légitimité à la lecture parfois qualifiée avec condescendance d'« ordinaire ».

Le plus souvent, la non-littérature est tout simplement non nommée, victime d'un déni un peu terrible... Et à ce titre, parmi les séries de livres qui tiennent le haut du pavé et le devant des têtes de gondole des hypermarchés : les fameux « Dragon ball » de Akira Toriyama.

Ces mangas sont sur le fil du rasoir. Genres non littéraires par excellence, ils se retrouvent en position

délicate à l'école entre le presque rien et le je ne sais quoi...

Les mangas ont pourtant leurs lettres de noblesse.

Jirô Taniguchi pour la bande dessinée (*Le journal de mon père*) ou Hayao Miyazaki pour le dessin animé (*Le voyage de Chihiro*) éblouissent l'occident de leur finesse et de leur sens de l'enfance qui ont beaucoup à apprendre à la culture européenne.

Dans la classe, un grand nombre de garçons (mais aucune fille) succombe au pouvoir de séduction de *Sangoku*, *Végéta* et autre *Dendé*.

La culture du pauvre révélée par Richard Hoggart⁹ prend des formes particulières pour l'enfance. Il suffit pourtant de reprendre ses mots en redisant à quel point une pratique



non légitime est une *pratique réelle* et qu'il faut considérer en tant que telle, et non pas la renvoyer à l'inexistence.

C'est pourtant le réflexe presque systématique de la culture littéraire : ignorer la non-littérature par effet d'ethnocentrisme *lettré*. Or, il existe une véritable culture *illettrée*, qui ne consiste pas, comme on aime le faire croire, à ne pas lire, mais à ne pas avoir un rapport lettré à l'écrit.

Le presque rien : Kilyan sur le fil du rasoir manga

Le carnet de lecteur de Kilyan est presque vide. Kilyan entretient sa réputation justifiée de génie des maths et pense donc que ça lui suffira pour passer sa scolarité sans encombre. Il est timide, tranquille. Et tranquillement, Kilyan ne veut pas lire. Au moment où règne le silence de la lecture, il traîne son ennui en feuilletant distraitement une BD ou enfile méthodiquement les fiches de lecture (PEMF).

Un jour il apporte Dragon Ball et me demande si il a le droit de lire « ça ». C'est le début d'un déluge de Dragon Ball car Kilyan « les a tous » ce qui représente une trentaine de livres au moins. Dragon Ball ça ressemble un peu à une épidémie mais ça a l'avantage de multiplier les initiatives et à partir de ce moment-là les enfants apportent régulièrement des livres à l'école.

Après quelques semaines les présentations de Dragon Ball s'essouffent face aux critiques : « *c'est toujours la même chose* », « *il y a trop de bang, zzzim, des onomatopées* », « *c'est ennuyeux à force* »... Un clan d'irréductibles (dont Kilyan) résiste, mais les présentations se font plus rares. Johan, dans son carnet, justifie ses lectures de Dragon Ball en revendiquant son état d'enfant, ses goûts d'enfant : « *C'est un livre de combats et de violence. Mais pour les enfants c'est un livre passionnant.* », « *C'est bien parce que les personnages grandissent. Au début c'étaient des enfants, maintenant, ils sont adultes* », « *c'est drôle parce qu'il y a plein de mots qu'on ne lit jamais dans les livres, des gros mots* », Johan est un garçon très tendre et bon élève, le copain idéal.

On est en janvier et Kilyan n'a toujours pas saisi le carnet de lecteur, mais qui sait ?



Le trajet des lectures entre chez soi et l'école

Se pose ainsi pour le carnet de lecteur la question capitale du trajet des lectures entre chez soi et l'école. Dans quels sens ? Pour quelles légitimités ? Pour quel sens social et culturel ? Comme dans beaucoup d'autres écoles, le livre fait ici traditionnellement le trajet de la classe vers l'extérieur par le prêt de livres de la BCD. Il est plus rare que le livre fasse le trajet inverse et encore plus rare qu'il soit alors l'objet d'une attention particulière et prenne place dans une activité de lecture adaptée, préparée, construite.

Il s'agit donc, dans un premier temps, de créer avec le groupe classe un véritable espace pour la lecture et la présentation des lectures, comme le « Quoi de neuf ? » peut l'être pour accueillir la parole, un espace destiné à provoquer et accueillir l'apport culturel des enfants.

Avant même de mettre en place le carnet de lecteur, les premiers

objectifs sont donc de donner du temps pour le choix des lectures, le tâtonnement, la construction des outils de suivi du parcours de lecteur. On pourra mieux connaître alors la réalité des pratiques de lecture des enfants.

Face à la prescription littéraire, la *culture illettrée* qui nous laisse encore déconcertés mérite d'être mise en avant pour éviter que la prescription et les fantasmes culturels ne l'emportent sur la vérité et la réalité des pratiques¹⁰. Offrir ainsi au lecteur un statut au sein de l'école et préparer les enfants à appréhender le rôle social de la lecture engageant déjà la suite du travail vers l'élaboration d'une culture commune, littéraire ou non. Reste à savoir de quoi elle est faite.

« *Chacun doit faire avec son talent écrit Cédric, moi j'ai du talent pour le dessin, mais vous vous avez du talent pour d'autres choses* ». Vivant, bavard et réaliste, le carnet de lecteur parle de cheminements et d'histoires de lecteurs. Il donne une voix au lecteur avant d'affirmer la toute puissance



du livre. Assurant aux enfants la possibilité de dire leur relation aux écrits, le carnet de lecteur leur apprend que c'est à partir de ce qu'ils sont - et non pas à partir de prescriptions culturelles extérieures - qu'ils peuvent se construire de vraies pratiques de lecture.

Cat Ouvrard Institutrice

**Ecole Henri Bergson, Nantes, 44
et Hervé Moëlo
Centre de Ressources (lecture-écriture) Ville de Nantes, 44**

¹ Voir Jean-Marie Privat, « La fiche de lecture, ou la bureaucratisation d'une technique d'animation culturelle », dans *Pratiques* n°90, juin 1996.

² Nelson, « *Samantha* » de Tito, éditions Casterman.

³ Bambou, « *Une ville au fil du temps* » de Anne Millard, Steve Noon, éditions Gallimard Jeunesse.

⁴ Dounia, « *Le cadeau* » Tito, éditions Casterman.

⁵ Kahina, « *Dico-Dingo* » de Pascal Garnier, collection 2001, Nathan.

⁶ Ilyas, « *Méfiez vous des abeilles* » de R.L. Stine, éditions Bayard Poche.

⁷ Cf. Pierre Bourdieu et Roger Chartier, « La lecture : une pratique culturelle » dans *Pratiques de la lecture*, Payot et Rivages, 1993?

⁸ Cf. Christophe Dejours « *Souffrance en France* » Editions du Seuil, 1998.

⁹ Richard Hoggart, *La Culture du pauvre*, Ed de Minuit.

¹⁰ Cf. « *La littérature et ses (il)lettrés* » <http://edukritik.ouvaton.org>. Voir aussi Hervé Moëlo « *L'ordinaire et le littéraire. Appel pour une écriture laïcisée* », *Le Nouvel Educateur* n° 167, 2005.

